

---

*Aa. Vv., La Russie romantique. Chefs-d'œuvre de la  
galerie nationale Tretyakov. Moscou*

Lise Sabourin

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4087>

DOI : 10.4000/studifrancesi.4087

ISSN : 2421-5856

**Éditeur**

Rosenberg & Sellier

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juillet 2012

Pagination : 327-328

ISSN : 0039-2944

**Référence électronique**

Lise Sabourin, « Aa. Vv., *La Russie romantique. Chefs-d'œuvre de la galerie nationale Tretyakov. Moscou* », *Studi Francesi* [En ligne], 167 (LVI | II) | 2012, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 13 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.4087>

---

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

---

# Aa. Vv., *La Russie romantique. Chefs-d'œuvre de la galerie nationale Tretiakov. Moscou*

Lise Sabourin

---

## RÉFÉRENCE

AA. VV., *La Russie romantique. Chefs-d'œuvre de la galerie nationale Tretiakov. Moscou*, Paris, Musée de la Vie romantique, 28 septembre 2010-16 janvier 2011, Paris-Musées, 2010, pp. 208.

- 1 À l'occasion de l'année France-Russie, le Musée de la vie romantique à Paris a organisé une exposition sur le romantisme en Russie dans les arts, préfacée par Dominique Fernandez (*Russie romantique*, pp. 15-18), qui a permis d'apprécier quelques chefs-d'œuvre de la célèbre collection Tretiakov, réunie à partir de 1856, qui contient aujourd'hui plus de 150 000 œuvres russes de toutes époques. Le fonds légué à la ville de Moscou en 1892 par le marchand et industriel Pavel Mihaïlovitch Tretiakov (1832-1898) témoigne de son intérêt pour les peintres du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi du XVIII<sup>e</sup>, sans oublier les œuvres médiévales et les icônes des XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> acquises à la fin de sa vie, dans le bâtiment qu'il a fait construire pour l'abriter (voir Lidia IOVLEVA, *La Galerie Tretiakov*, pp. 27-30).
- 2 Le voyage européen de Pierre le Grand, les contacts fréquents de Catherine II avec les Encyclopédistes, la fondation des Académies des sciences en 1717, puis des beaux-arts en 1757, la diffusion de 800 livres en français ou traduits entre 1731 et 1761, l'édification du premier Ermitage et la collection impériale ont suscité la venue en Russie de nombreux artisans et artistes français (notamment portraitistes et architectes, tel Vallin de La Mothe). S'y est naturellement ajouté l'attrait des collectionneurs, par l'entremise souvent de diplomates, pour la culture française, dans un pays où les icônes sur fond d'or étaient seules permises par l'Église, la sculpture,

jugée profane, limitée aux célébrations officielles de l'histoire, la littérature souvent réduite aux épopées ou aux rhapsodies populaires sur les saints et les héros, le théâtre et le roman restant quasi inexistant (le coup d'éclat de Glinka en 1836, *La Vie pour le tsar*, sera une révélation).

- 3 On comprend pourquoi cet éveil de la conscience artistique dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle a reçu un choc subit à l'annonce de la violence révolutionnaire et à l'arrivée des émigrés français (voir Emmanuel DUCAMP, *La France et la Russie: une relation passionnelle?*, pp. 19-26). La guerre patriotique de 1812 a un double effet. Elle marque pour les intellectuels l'amorce de la conquête de la liberté, contre Napoléon d'abord, contre l'autocratie plus tard avec la tentative décembriste de 1825. Elle suscite parallèlement une ardente prise de conscience des racines nationales, avec le souci de produire des œuvres russes, chantant le passé commun, les motifs médiévaux devenant signe de modernité, mais aussi la nature si présente au quotidien, les mœurs des diverses couches de la société.
- 4 C'est pourquoi le romantisme russe, tout en cultivant le classicisme italien découvert lors du traditionnel «grand tour» des artistes, laisse aussi place à une tonalité héroïque et à une vive sensibilité émotionnelle (voir Loudmila KRASNIKOVA, *L'art russe à l'époque romantique*, pp. 31-38). Dans les années 1820-30, chanter les hauts faits militaires des campagnes de 1812-14, la bravoure des cosaques, l'élan des cavaliers au galop n'empêche pas de peindre des scènes de genre sur la vie populaire, de célébrer l'intimité des intérieurs aristocratiques, de rendre le sentiment pouchkinien de la nature en des paysages nimbés de la lumière argentée du Nord. La répression des années 1830-40, que signe bien la devise de Nicolas I<sup>er</sup> – «autocratie, orthodoxie, nationalité» –, confèrera plus de tragique à la peinture historique et infléchira le réalisme vers le portrait et la nature morte.
- 5 Le catalogue (pp. 51-192), suivi de biographies des artistes exposés (pp. 194-204), d'une bibliographie et d'un index des œuvres, nous permet donc de voir quelques œuvres majeures, avec des notices précises, précédées d'articles synthétisés par discipline esthétique (Irina KRASNIKOVA, *Le romantisme dans la sculpture russe*, pp. 39-44; Anna ANTONOVA, *Le dessin dans le goût romantique*, pp. 45-50). Retenons quelques figures majeures d'artistes. Citons les frères Brioullou: Alexandre, architecte et aquarelliste plein de grâce et de retenue (voir son portrait d'*Ekaterina Pavlova Bakounine*, circa 1832), et Karl, peintre plus fougueux qui connaît la gloire européenne pour son *Dernier Jour de Pompéi*, exposé à Paris au Salon de 1834, et pratique avec nuances aquarelle (*Maria Irineevna Boutenev et sa fille Maria*, 1835; *Cavaliers: Eugène Ivanovich Mussard et son épouse Émilie*, 1849) et sépia (*Midi au caravansérail*, lors de son voyage en Turquie de 1835). Parmi les paysagistes, Chtchédrine, dont Bassine fait le portrait en 1822, qui peint à la lumière de Lorrain et Turner (*Le Château Saint-Ange, Rome*, 1825; *Clair de lune à Naples*, 1828), Ivanov, à la pureté éblouissante (*La Traversée du Dniepr par Nikolai Gogol*, 1845), et Voroviev, plein d'intensité spirituelle (*La Tempête ou Le Chêne fendu par la foudre*, 1842). Parmi les portraitistes, Kikrenski, Sokolov et Borovikovski (*Portrait présumé de Mme de Staël*, 1812), outre le célèbre Gogol par Moller (circa 1840). La sculpture recourt au français Guichard (portraits du *Tsarévitch Constantin* en 1804, d'*Alexandre I<sup>er</sup>* en 1807), mais aussi trouve son artiste national en Martos (*Un Ange agenouillé devant une urne funéraire*, circa 1830). La palme revient à Fedor Pterovitch Tolstoï, oncle du romancier, «dilettante de génie» qui déploie ses talents de sculpteur-médailleur et d'aquarelliste, notamment dans ses délicates planches de fleurs et fruits qui fixent les parcelles de

l'existence humaine en natures mortes très poétiques (*Narcisses* 1817, *Pampre de vigne* 1817, *Groseilles rouges et blanches* 1818). Son audacieux *Trompe-l'œil: paysage urbain sous papier transparent* (1837) sert de pages internes de couverture à ce livre éclairant sur l'âme romantique russe que nous lisons plus généralement dans les contes et légendes populaires transmises par Pouchkine, Tourgueniev et Gogol.